

LE DÉMONIAQUE.

Ils abordèrent ensuite au pays des Gadaréniens, qui est vis-à-vis de la Galilée. Et quand Jésus fut descendu à terre, il vint au-devant de lui un homme de cette ville-là, qui était possédé des démons depuis longtemps. Il ne portait point d'habits, et il ne demeurait point à la maison; mais il se tenait dans les sépulcres. Dès qu'il vit Jésus, il fit un grand cri, et se jetant à ses pieds, il dit à haute voix : Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, fils du Dieu Très-Haut? je te prie, ne me tourmente point! Car Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir de cet homme, dont il s'était saisi depuis longtemps; et bien qu'il fût gardé, lié de chaînes, et qu'il eût les fers aux pieds, il rompait ses liens, et il était emporté par le démon dans les déserts. Et Jésus lui demanda : comment t'appelles-tu? Il répondit : je m'appelle Légion; car beaucoup de démons étaient entrés en lui. Et ils le priaient de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme. Or il y avait là un grand troupeau de porceaux qui paissaient sur une montagne; et ils le priaient qu'il leur permit d'entrer dans ces porceaux; et il le leur permit. Les démons étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les porceaux, et le troupeau se précipita avec impétuosité dans le lac, et y fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé; et étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l'homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens; et ils

furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu la chose leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré. Alors tous ceux du pays des Gadaréniens le prièrent de se retirer de chez eux ; car ils étaient saisis d'une grande crainte. Il entra donc dans la barque pour s'en retourner. Et l'homme duquel les démons étaient sortis le pria de lui permettre de rester avec lui ; mais Jésus le renvoya, en disant : retourne en ta maison , et raconte les grandes choses que Dieu a faites pour toi. Il s'en alla donc, publiant par toute la ville tout ce que Jésus avait fait en sa faveur.

(Luc, VIII, 26-39.)

Le récit que nous venons de lire est précédé par celui d'une tempête qui avait soulevé les flots du lac de Génésareth, et qui fut apaisée instantanément par la parole toute-puissante de Christ. Dans la circonstance actuelle, cette même puissance se déploie pour apaiser d'autres orages plus redoutables que ceux de la nature, et qui ont pour théâtre l'âme de l'homme. Naguère Jésus commandait aux vents et à la mer, et aussitôt le calme succédait à la tempête : maintenant il commande aux esprits de ténèbres, et le malheureux qui en avait été la triste victime s'assied à ses pieds paisible, vêtu et dans son bon sens. Ce récit soulève plusieurs difficultés sur lesquelles on a écrit bien des pages, et qui pourraient donner lieu à de longs développements plus curieux qu'utiles. A cet égard nous nous bornerons à ce qui nous paraîtra indispensable pour éclaircir notre texte, ayant à cœur de chercher avant tout ce qui peut contribuer à votre édification.

La première question qui se présente, au sujet de ce trait de la vie du sauveur, est celle de savoir ce qu'étaient ces démoniaques dont il est souvent parlé

dans l'évangile. En pareille matière nous ne savons , et nous ne voulons savoir que ce qui est dit dans l'Écriture. Il résulte évidemment du récit des écrivains sacrés qu'il y avait à cette époque des maladies extraordinaires , produites par une influence directe des esprits malins. Cette influence mystérieuse se manifestait tantôt, comme dans le cas présent, par la folie furieuse, tantôt par des attaques d'épilepsie, quelquefois par d'autres maladies telles que la paralysie , ou la privation de l'ouïe et de la parole. Les rationalistes prétendent que ces maladies n'avaient rien de surnaturel ; que les Juifs les attribuaient à tort à l'influence du démon ; et que les apôtres n'ont fait que reproduire dans leurs écrits une erreur généralement répandue de leur temps. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que cette explication , outre qu'elle ne saurait se concilier avec l'inspiration divine des évangiles , est injurieuse au caractère du sauveur. Jésus , en effet , parle constamment aux démoniaques comme à des hommes qui sont sous l'influence de l'esprit malin ; souvent même c'est à l'esprit qu'il s'adresse, pour lui commander d'abandonner le corps du malade. Il faudrait donc admettre , ou que Jésus a partagé l'erreur des hommes de son temps , ou qu'il s'est accommodé volontairement à cette erreur ; qu'il a fait semblant de croire ce qu'il ne croyait pas ; en d'autres termes, qu'il a fait usage du mensonge. L'une et l'autre supposition sont absolument incompatibles avec l'idée que nous nous faisons de Jésus , le Fils de Dieu , « Dieu manifesté en chair , » qui connaît toutes choses , et

qui est venu dans le monde pour établir le règne de la vérité. C'est pourquoi nous admettons tout simplement ce que nous dit l'évangile, et nous croyons à la réalité des possessions du démon. Que si l'on demande pourquoi Dieu a permis, pendant la venue de Christ sur la terre, ces maladies surnaturelles qui après lui semblent avoir disparu (bien qu'on ne puisse pas l'affirmer d'une manière absolue), nous pouvons répondre que cette dispensation mystérieuse fournissait au sauveur l'occasion de manifester sa puissance divine, et de montrer ainsi, sous une forme sensible et frappante, qu'il est venu dans le monde « pour détruire l'œuvre du diable. »¹ Le pouvoir que le diable exerçait sur les corps est une image du pouvoir bien plus redoutable, quoique moins apparent, qu'il exerce sur les âmes. Tous les enfants d'Adam, dans leur état naturel, sont des victimes de Satan, ils sont sous l'influence du démon dans le sens spirituel ; et cette possession-là est bien autrement dangereuse que la possession physique, puisqu'elle n'exclut pas comme celle-ci la responsabilité morale. Il faut que la même parole souveraine, qui chassait les esprits malins du corps des malades, délivre notre âme de l'empire du démon. Aussi est-il dit des chrétiens qu'ils sont passés « des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. »² Les guérisons opérées par Christ sur les démoniaques renferment une consolation et un

¹ 1 Jean, III, 8.

² Actes, XXVI, 48.

encouragement pour les pécheurs repentants ; nous voyons là comme à l'œil cette grâce toute-puissante qui affranchit les âmes de la domination du péché.

On demande encore pourquoi les esprits malins qui étaient dans le corps du Gadarénien , comprenant que la parole de Christ allait les en chasser, demandèrent à entrer dans les pourceaux. Cette requête étrange nous paraît s'expliquer par la crainte qu'ils témoignent que Jésus ne les envoyât « dans l'abîme, » c'est-à-dire dans le séjour des peines éternelles. L'abîme est la demeure naturelle des esprits malins. Dieu a permis, dans les vues insondables de sa sagesse, qu'ils quittassent l'abîme pour venir exercer leur pouvoir malfaisant sur la terre ; mais cette liberté qui leur est accordée n'a qu'un temps limité, et au jour du jugement ils seront réintégrés pour jamais dans le domicile qui leur est propre. Aussi les entendons-nous dire à Jésus, dans le récit parallèle de saint Matthieu : « qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus fils de Dieu ? es-tu venu pour nous tourmenter *avant le temps ?* »¹ Ce tourment que les démons redoutent plus que toute chose, c'est d'être replacés dans leur demeure naturelle, qui est l'abîme. Ils ne trouvent de soulagement que hors de chez eux ; le mal qu'ils font sur la terre est une sorte de diversion à la misère intérieure qui les ronge ; ils ne craignent rien tant que de se trouver en face d'eux-mêmes et dans le lieu qui leur est propre. C'est pour cela qu'ils de-

¹ Matth., VIII, 29.

mandent à Jésus comme une grâce de leur permettre d'entrer dans les pourceaux, plutôt que de les renvoyer dans l'abîme. Ce trait du récit nous donne l'idée la plus effrayante de la misère des démons. Quelle affreuse condition que celle d'un être qui craint plus que toute chose de se retrouver dans son propre lieu, dans sa demeure naturelle, forcé de se replier sur lui-même ! A cet égard la condition des esprits malins est une image terrible de l'état d'une âme que sa conscience tourmente, et qui ne possède point la paix. Il n'est pas de plus triste symptôme de l'état moral d'un homme que le besoin continuel des distractions extérieures, et la crainte de se trouver seul avec sa conscience. Malheur à celui qui ne peut pas souffrir le calme du toit domestique ou le silence de la solitude, et qui ne se trouve bien que hors de chez lui, dans l'étourdissement et l'agitation du monde ! Ce qu'il y aura de plus terrible dans les souffrances de l'enfer, c'est que le méchant s'y trouvera seul avec lui-même ; privé de ces distractions extérieures qui l'étourdisaient dans la vie présente, il sentira dans toute sa plénitude cette misère morale qui est cachée dans les profondeurs de son âme, et qu'il porte partout avec lui.

On demande encore pourquoi Jésus exauça la prière des malins esprits, ce qui amena la destruction des pourceaux, et par conséquent une perte considérable pour les propriétaires de ces animaux. Les incrédules ont prétendu qu'il n'avait pas le droit d'agir ainsi ; que sa conduite dans cette occasion man-

qua de sagesse et de justice. Mais il est facile de répondre à cette objection. Le sauveur agit ici comme le maître souverain de la nature , celui qui dispose à son gré de tous les êtres qu'il a créés. Si les pourceaux , au lieu de périr par l'effet d'un miracle , eussent été victimes d'un fléau naturel , d'une inondation par exemple , personne ne songerait à blâmer la Providence, à incriminer la sagesse ou la justice de Dieu, alors même que nous ne comprendrions pas le but de cette dispensation. Or, dans la circonstance présente nous pouvons comprendre , du moins en partie, le but que Christ se proposait en permettant la perte de ces animaux. Cette catastrophe dut rassurer le démoniaque et affermir sa guérison , en lui fournissant une preuve sensible et irrécusable que les malins esprits l'avaient quitté. Quand la destruction des animaux peut contribuer à l'avantage de l'homme , et surtout à son bien moral , il est digne de la sagesse de Dieu de permettre cette destruction ; il est digne de lui de sacrifier la créature destituée de raison à la créature intelligente et immortelle. Nous agissons tous les jours d'après ce principe lorsque nous tuons des animaux pour les faire servir à notre nourriture ou au progrès de la science. Je ne puis donc voir dans cet incident qu'une condescendance divine , et un touchant témoignage de la charité de Jésus pour le malheureux qu'il voulait délivrer. Dans cette destruction totale et subite d'un immense troupeau qui naguère paissait tranquillement sous ses yeux , cet homme avait la preuve éclatante qu'il était bien réel-

lement guéri, que la fureur des démons s'était portée ailleurs, et qu'il n'avait plus rien à craindre.

Une autre considération peut servir à justifier ici la conduite de Christ. La perte de ces troupeaux était un juste châtement pour les propriétaires, qui étaient Israélites, et qui les entretenaient au mépris de la loi mosaïque, sans doute pour les vendre aux gentils. Le produit de ces animaux, impurs selon la loi, était un gain déshonnête; l'avarice avait fait taire la conscience chez les Gadaréniens, et il était juste qu'ils fussent punis par la perte de leurs biens mal acquis. Jésus, disons-le encore, agit dans cette occasion comme Fils de Dieu, et la destruction de ces animaux est l'acte du souverain juge.

On demande enfin pourquoi Jésus, avant de guérir le démoniaque, l'interroge sur son nom, et comment il faut entendre la réponse qu'il reçut : « je m'appelle Légion. » La question du sauveur avait sans doute pour but de fixer l'attention de ce malheureux, de commencer à calmer, par la douceur de sa voix en même temps que par la bonté de son regard, cet esprit égaré, et de préparer ainsi sa guérison. Mais les esprits malins qui le dominaient ne lui laissèrent pas le temps de répondre, et répliquèrent à sa place : « nous sommes une légion, » c'est-à-dire un grand nombre; peut être dans la pensée d'intimider Jésus et de le faire renoncer à son projet, en lui rappelant qu'il avait affaire non pas à un seul démon, mais à une multitude.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les difficultés

propres à ce récit, qui a été de tout temps une arme favorite entre les mains des incrédules. Je crois en avoir dit assez, non pas pour dissiper toutes les obscurités, ce qui est impossible en pareille matière, mais du moins pour écarter les préventions qui auraient pu naître dans votre esprit, et pour vous montrer que la conduite de Jésus dans cette circonstance n'a rien qui ne soit conforme à la sagesse et à la justice, en même temps qu'à la charité qui inspirait toutes ses œuvres. J'ai surtout à cœur d'envisager mon texte sous un point de vue pratique, et d'en tirer des leçons applicables à chacun de nous.

Quand les Gadaréniens apprirent ce qui était arrivé, ils vinrent à Jésus et le prièrent de se retirer de chez eux. Etrange et triste prière ! ils sont témoins d'un miracle de la puissance et de la charité de Christ ; ils trouvent assis à ses pieds, vêtu, calme et dans son bon sens, cet homme qu'ils avaient connu victime de l'égarement le plus effrayant : et au lieu de se prosterner et d'adorer l'auteur d'une telle délivrance ; au lieu de lui demander de demeurer chez eux pour y répandre de nouveaux bienfaits, la seule prière qu'ils trouvent à lui adresser, c'est celle de s'éloigner d'eux ! Ils étaient « saisis d'une grande crainte, » nous dit l'évangéliste : c'est la seule impression qu'avait produite chez eux le miracle. Ils redoutaient cette puissance dont Christ venait de donner un témoignage si éclatant ; ils la redoutaient d'autant plus qu'ils étaient secrètement repris par leur cons-

cience, et qu'ils sentaient que la catastrophe qui avait eu lieu était un juste châtement de leur péché. Ils avaient d'ailleurs un autre motif pour désirer de voir le sauveur s'éloigner d'eux : c'est l'avarice, la préoccupation de leurs intérêts matériels. Ils sentaient que s'ils se mettaient en relation avec Christ il leur faudrait renoncer à leurs biens mal acquis, il leur faudrait rechercher avant toute chose « le royaume de Dieu et sa justice, » et c'est là ce qu'ils ne voulaient pas. Ils perdirent ainsi l'occasion, unique peut-être, de recevoir chez eux le Fils de Dieu, et d'avoir part aux bénédictions qu'il apportait avec lui. La conduite des Gadaréniens dans cette circonstance n'est-elle pas l'image trop fidèle de la conduite de beaucoup d'hommes à l'égard de Christ et de l'évangile ? Il est bien des hommes dont Jésus s'approche une fois dans leur vie, à la porte desquels il vient frapper par la prédication de l'évangile, par une maladie, par un deuil, par les avertissements secrets de leur conscience, et qui au lieu d'accueillir sa venue comme le plus grand des biens, lui demandent tacitement de s'éloigner d'eux. Pour accueillir Christ il faudrait chasser le péché, la mondanité, l'orgueil, les passions mauvaises, l'amour des biens de la terre, et c'est là ce qu'ils ne veulent pas. Comme les Gadaréniens ils préfèrent la terre au ciel, le monde à Christ, et ils laissent le Fils de Dieu pour retourner à leurs pourceaux. Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes bien-aimés frères ! ne rendez pas inutile la bonté de Dieu à votre égard, ne méprisez pas les trésors éternels qu'il vient vous of-

frir. Aujourd'hui même, dans cette heure de grâce, Jésus s'approche de vous comme des Gadaréniens ; il s'adresse à vous par sa parole et par son Esprit, il vous offre gratuitement la vie éternelle : prenez garde à ne pas lui fermer vos cœurs et vos maisons quand il veut y entrer ; ne l'obligez pas à s'éloigner de vous, peut-être pour ne plus revenir !

Les Gadaréniens trouvèrent le démoniaque qui avait recouvré la santé « assis aux pieds de Jésus : » c'est la place qu'il avait choisie comme la meilleure et la plus sûre. Il craignait sans doute, s'il s'éloignait de Christ, que les esprits malins ne reprissent possession de leur victime ; il tremble encore au souvenir de la condition épouvantable d'où il vient à peine de sortir, et il lui semble qu'il n'y a de sécurité pour lui qu'en restant attaché à Christ, en contemplant sa face adorable, en rencontrant son regard d'amour, en écoutant cette voix douce et puissante qui chasse les démons et met la paix dans le cœur. Ainsi le pécheur, quand il a été délivré par Christ de la condamnation et de la puissance du péché, sent le besoin de s'attacher à lui pour toujours. Il ne veut plus être laissé à lui-même, il a trop connu son impuissance et sa misère personnelles, il sait que Christ seul peut le délivrer de l'empire du démon, et il lui dit : « Seigneur, à qui pourrais-je aller qu'à toi ? tu as les paroles de la vie éternelle ! Il est bon pour moi d'être ici ; un jour auprès de toi vaut mieux que mille ailleurs ! c'est toi qui es le rocher de mon cœur et mon partage à toujours ! »

Le démoniaque guéri avait un autre but en restant auprès de Jésus : c'était de lui demander les instructions dont il avait besoin pour se conduire désormais dans la vie. Cette expression : « être assis aux pieds de quelqu'un, » a dans l'Écriture un sens figuré, et signifie qu'on prend cette personne pour son guide et pour son maître. Ainsi il est dit de Saul qu'il fut élevé « aux pieds de Gamaliel, » c'est-à-dire qu'il fut son disciple. Ainsi Marie était assise aux pieds de Jésus, c'est-à-dire qu'elle l'écoutait et recevait ses enseignements ¹. Ainsi le malade guéri se tenait aux pieds de Jésus, afin d'être instruit par lui; et en cela encore il nous laisse un exemple à suivre. Si nous avons connu la puissance de Christ comme rédempteur pour nous délivrer de la condamnation, nous sentirons le besoin de nous approcher de lui pour lui demander d'être notre docteur et notre guide. Il ne suffit pas que nous soyons rachetés par son sang de la malédiction du péché, il faut encore que nous recevions de sa bouche les enseignements de la vie chrétienne; il faut que nous soyons instruits par lui jour après jour, « ligne après ligne. » Si nous nous tenons assis à ses pieds comme le Gadarénien et comme Marie, il nous apprendra à renoncer à nous-mêmes, à charger notre croix pour le suivre, à « estimer toutes choses comme une perte » auprès du bonheur de le posséder; il nous apprendra à nous reposer en lui, à nous attendre à

¹ Actes, XXII, 3. Luc, X, 39.

lui avec patience au temps de l'épreuve, à faire les œuvres de la justice, à aimer tous nos frères, et à « marcher dans l'humilité avec notre Dieu. »

Mais le premier motif qui dut engager le malade guéri à rester près de Jésus, c'est l'amour pour celui qui l'avait sauvé. Son cœur tout entier appartenait désormais à son sauveur, et il voulait lui consacrer aussi sa vie; il aurait voulu le suivre partout comme un témoignage vivant de sa puissance et de sa bonté; il aurait voulu pouvoir lui exprimer chaque jour et à chaque instant la reconnaissance qui débordait de son cœur.

Aussi demanda-t-il à Jésus la permission de demeurer avec lui; mais Jésus ne jugea pas à propos de lui accorder cette demande: « va, » lui dit-il, « retourne dans ta maison, et raconte les grandes choses que Dieu a faites pour toi. » Il lui enseignait ainsi que la meilleure manière de témoigner son amour au sauveur n'était pas de rester inactif à son côté, mais bien de travailler personnellement et activement à l'avancement de son règne.

Cette réponse de Christ au Gadarénien mérite que nous nous y arrêtions quelques moments pour la méditer; car elle renferme pour nous tous des leçons importantes. Quand cet homme lui témoigne le désir de ne pas le quitter, quand il lui dit: « permets-moi de rester toujours avec toi, je veux te suivre partout où tu iras, » Jésus lui répond: « va et raconte ce que le Seigneur a fait pour toi. » Au fond

il ne rejette pas sa demande , mais il lui enseigne quel est le vrai moyen d'arriver à l'objet de ses désirs. En effet le vrai moyen de demeurer auprès de Christ et d'entrer avec lui dans les relations les plus intimes, c'est de travailler activement à son œuvre. Nous ne sommes jamais plus près du sauveur que lorsque nous sortons de nous-mêmes, lorsque nous renonçons à nos convenances et à notre volonté propre pour accomplir la sienne. Le missionnaire, l'évangéliste, le colporteur de la bible, le moniteur d'une école du dimanche, le visiteur des malades et des affligés, tous ceux qui, pour agir au nom de Christ et dans son esprit, sacrifient peut-être un moyen d'édification direct et personnel, emploient en réalité le moyen le plus efficace pour se rapprocher de Christ ; il semble que cette vie dépensée au dehors doive les éloigner de la communion du sauveur ; mais en réalité ce sont eux qui vivent le plus près de lui, ce sont eux qui s'appuient sur son cœur comme l'apôtre bien-aimé, et qui boivent le plus abondamment à la coupe de ses grâces, parce qu'ils travaillent pour lui et avec lui. C'est en accomplissant fidèlement les œuvres de la vie chrétienne que nous pénétrons dans la communion de Jésus.

Aussi l'obéissance à Christ, et le travail que nous faisons pour son service, est-il le vrai moyen d'entrer en possession de la joie chrétienne. Le malade guéri aurait voulu rester avec Christ afin d'être à l'abri du retour des esprits malins, et de conserver à jamais la joie qui remplissait alors son cœur. Jésus lui répond :

« le moyen de jouir toujours de la joie de ma présence, c'est de retourner chez toi pour accomplir ma volonté. » L'activité pour le service de Christ, et la joie qui découle de sa communion, sont deux grâces excellentes qui ne peuvent être séparées ni dans ce monde ni dans l'autre. Dieu lui-même « travaille continuellement, » nous dit l'Écriture ¹, et l'homme créé à l'image de Dieu n'est pas fait pour une contemplation oisive et stérile. Si nous ne travaillons pas pour le service de Christ, nous ne goûterons jamais, dans sa beauté sereine et sublime, la joie de sa communion. Jésus ne veut pas de bras inactifs dans son royaume. Quand il a donné à un pécheur repentant la douce assurance de son pardon, il lui dit aussitôt : « va et travaille dans ma vigne. » « Allez et enseignez toutes les nations, » dit-il à ses disciples, et alors « je serai avec vous jusqu'à la fin du monde ; »² mais si nous refusons de travailler à son œuvre, il s'éloignera de nous. N'essayons donc jamais de séparer les joies de la communion du sauveur d'une vie active consacrée à son service. La main laborieuse fait le cœur joyeux : tel est l'ordre que Dieu a établi, dans la grâce comme dans la nature.

Une légende du moyen âge raconte qu'un pauvre moine était un jour dans sa cellule, livré à la prière et à la méditation, lorsqu'il fut honoré d'une vision glorieuse. Une lumière éclatante remplit tout à coup son

¹ Jean, V, 17.

² Matth., XXI, 28 ; XXVIII, 19, 20.

humble retraite , et au milieu de cette lumière il vit apparaître « l'homme de douleur. » Pendant qu'il était là ébloui, charmé, contemplant dans une muette adoration ce spectacle merveilleux , il entendit sonner la cloche du couvent : c'était un signal qui l'appelait chaque jour à pareille heure pour aller faire une distribution de pain et d'aliments aux pauvres qui se rassemblaient devant la porte. Le moine hésita un moment s'il resterait pour jouir de cette apparition céleste, ou s'il la quitterait pour remplir la tâche obscure qui lui était assignée. Enfin il se décida pour ce dernier parti : il s'éloigna, non sans regret, et se rendit à l'appel pour distribuer aux pauvres le pain et les aumônes. Il revint ensuite dans sa cellule, ne doutant pas que la vision n'eût disparu, ou qu'elle ne fût du moins obscurcie, puisqu'il avait semblé en faire peu de cas ; mais, à sa joyeuse surprise, la vision était toujours là, plus belle et plus splendide qu'auparavant. Comme il exprimait son étonnement de ce que le Seigneur n'avait pas tenu compte d'une conduite qui pouvait paraître un manque d'égard pour sa présence, il entendit sortir des lèvres de Jésus une voix qui lui dit : « si tu étais resté je serais parti..... »

Ce n'est là qu'une légende, et il se peut que le fait qu'elle raconte soit purement imaginaire ; mais peu importe : elle n'en renferme pas moins une leçon importante, à savoir, que le vrai moyen de conserver dans sa plénitude la vue de Christ, c'est d'accomplir fidèlement le devoir qu'il met devant nous. Pour que nous vivions de « la vie cachée avec Christ en

Dieu ; » pour que « la paix du Seigneur , qui surpasse toute intelligence , garde nos cœurs et nos esprits en Jésus-Christ , » il faut que nos mains ne soient pas inactives pour l'œuvre de Christ.

Tout en rappelant cette histoire d'un moine qui, en dépit des erreurs de son église, paraît avoir été un des élus de Dieu, n'oublions pas que la réponse de Christ au Gadarénien est une condamnation formelle de la vie monastique. La vie monastique ou contemplative a ses racines dans le cœur de l'homme ; c'est une tendance qui se trouve, à des degrés divers, chez tous les vrais enfants de Dieu. Qui d'entre nous, au milieu des fatigues, des agitations et des soucis de la vie active, n'a rêvé parfois quelque chose d'analogue à la vie du cloître ? qui n'a soupiré parfois après une retraite obscure et tranquille où, loin des bruits du monde et des agitations du siècle, il pourrait prier, méditer sans distraction, et vivre sans cesse en présence de Dieu ? Assurément il y a quelque chose de noble et de respectable dans une telle aspiration ; mais il faut bien nous dire que c'est là une illusion dangereuse, et une tendance opposée à la volonté de notre divin maître. En réalité, ce n'est pas dans la vie solitaire et inactive que se trouve la communion de Dieu. Nous pouvons transporter le monde derrière les murs d'un cloître : car le monde est dans notre cœur ; et nous pouvons goûter la communion de Dieu dans la vie active du monde : car la communion de Dieu est dans notre cœur. L'amour actif est plus noble, il a plus de prix devant Dieu que l'amour

contemplatif. La contemplation de Christ ne doit pas être le but de notre vie ; elle n'est qu'un moyen pour arriver au but , qui est le service de Christ et l'accomplissement de sa volonté. Essayez de rester avec le sauveur pour jouir de sa présence dans l'inaction , et il s'éloignera de vous ; allez au contraire , pour obéir à la parole du sauveur , accomplir la tâche qu'il vous assigne , et il demeurera avec vous à jamais.

L'observation qui précède s'applique d'une manière toute particulière aux devoirs obscurs et ingrats de la vie domestique ; et c'est là surtout que nous avons besoin de nous rappeler la réponse de Jésus au malade qu'il avait guéri. Que lui dit-il en effet ? « retourne *dans ta maison* , et raconte les grandes choses que Dieu a faites pour toi. » Il le renvoie tout d'abord dans sa maison , et aux devoirs de la famille. C'est dans sa maison , c'est au milieu de sa famille , c'est dans l'accomplissement de sa tâche domestique qu'il devait avant toute chose glorifier son sauveur. L'évangile attache une importance toute particulière aux devoirs qui regardent la famille. « Si quelqu'un n'a pas soin des siens , » nous dit saint Paul , « et particulièrement de ceux de sa maison , il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle. »¹ En remplissant les devoirs de la vie domestique nous glorifions Christ tout autant — c'est trop peu dire : nous le glorifions d'une manière plus importante encore et plus précieuse devant Dieu , qu'en prêchant l'évangile au

¹ 4 Tim., V, 8.

déhors. Rappelez-vous l'exemple du Gadarénien, mes frères, et vous surtout, mes sœurs, qui, accablées peut-être sous le fardeau des devoirs de la famille, gémissiez de trouver si peu de temps à donner à la prière, à la lecture, à la méditation, aux œuvres d'évangélisation et de charité. Le Seigneur connaît la tâche qu'il vous a lui-même assignée, il vous demandera compte de cette tâche-là et non pas d'une autre. Il connaît les difficultés particulières de votre position, et il vous en tiendra compte. Vous pouvez glorifier votre sauveur, vous pouvez jouir de sa présence et de sa communion dans votre labeur aride et obscur tout aussi bien, et mieux encore, que si vous laissiez de côté ces devoirs-là pour donner plus de temps à l'édification directe et personnelle. Il est nécessaire sans doute de mettre à part des moments pour la prière et pour la méditation; mais le grand secret de la vie chrétienne, c'est de transporter dans la vie active la méditation, la prière, la présence de Dieu, la communion de Christ; c'est d'agir en méditant et de travailler en priant; c'est d'accomplir notre tâche quotidienne dans un esprit de prière et sous le regard de Jésus; c'est en un mot de « prier sans cesse. » A la vérité, c'est là une chose difficile en présence des distractions extérieures et des soucis de la vie; c'est un idéal que nous ne pouvons pas réaliser en un jour, et qu'il nous faut poursuivre longtemps, toute notre vie; mais nous pouvons du moins nous en rapprocher de jour en jour avec le secours de Dieu. L'essentiel, c'est de nous rappeler que nous devons le glori-

fier chacun dans la position où il nous place et dans la tâche qu'il nous assigne, sans nous inquiéter du reste ; acceptons cette *position-là* comme la meilleure pour nous, puisque Dieu nous l'a choisie, remplissons cette *tâche-là* de tout notre cœur, avec fidélité et avec joie. Amen.

Juillet 1864.